

vraie jeune fille, avec tous les élans, la sensibilité, la générosité, la confiance de la jeunesse. En même temps, elle était grave et réservée comme une femme qui a réfléchi, souffert et vu souffrir.

En sorte que ce mélange faisait d'elle une personne un peu exceptionnelle et tout à fait charmante.

Aussi, le colonel Verdier, oncle paternel de Marguerite, qui lui servait de cavalier, n'était-il pas peu fier d'escorter une si gracieuse dame.

Le colonel était un brave homme, franc et un peu rude, qui n'avait jamais aimé au monde que deux choses : son métier et... sa nièce.

Il avait dû prendre sa retraite prématurément, car sa santé délabrée par de trop longs séjours aux colonies ne lui avait pas permis de continuer sa carrière. Il vivait donc modestement de sa pension et, en sa qualité d'officier de réserve, montait les chevaux du gouvernement : c'était là, sa seule distraction.

Il s'était volontiers improvisé le professeur d'équitation de sa nièce, qui avait pris le goût le plus vif à ce sport.

Il est vrai que, depuis la mort de sa marraine, arrivée deux ans plus tôt, la vie n'était pas gaie pour la jeune héritière. Sa soeur Jeanne, élevée par son père—c'est-à-dire pas élevée du tout—n'avait ni ses idées ni ses goûts. De plus, la pauvre créature, abrutie par une vie mesquine et des soucis matériels toujours renaissants, n'était pour son aînée d'aucun secours intellectuel et moral.

Marguerite, quand elle s'était trouvée en possession de son héritage, avait cru de son devoir de partager sa fortune avec les siens. Elle habitait donc avec sa soeur et son beau-frère depuis deux ans. Mais elle s'était vite aperçue que l'argent ne suffisait pas à lui seul pour créer un intérieur agré-

able, une famille unie, un foyer, enfin.

Jeanne Lethuel avait toujours été nonchalante, désordonnée, paresseuse. L'argent que sa soeur lui donnait passait dans ses mains sans profit pour personne. Quant à Félix Lethuel, il n'était guère plus courageux que sa femme et pas plus intelligent. Seulement, il retrouvait soudain une grande énergie lorsqu'il s'agissait d'accabler son épouse d'injures et de reproches ou de se plaindre de tout et de tous.

Aussi, les disputes, les scènes, les ennuis et les désagréments de toutes sortes sévissaient-ils dans cet aimable intérieur.

Marguerite souffrait cruellement de cet état de choses, qui était si contraire à sa nature élevée et fine, et auquel elle ne pouvait apporter aucun remède efficace.

Quitter ses parents ? Elle y avait songé souvent. Mais son bon coeur lui faisait craindre de chagriner sa soeur, et, d'autre part, elle s'était profondément attachée à ses neveux, dont elle s'efforçait—en pure perte, du reste—de corriger un peu la détestable éducation.

Elle était heureuse de se dévouer, de donner de son coeur comme de son argent. Mais, au moins, eût-il fallu que ce ne fut pas en vain.

Se marier ? C'eût été une solution. Mais la sage Marguerite ne s'était jamais mise en face de cette idée. Du vivant de sa marraine, elle avait vécu très retirée. Son temps était partagé entre les soins qu'elle donnait à la vieille dame, les fortes études que lui avait fait entreprendre son institutrice Mlle Varlet et enfin toutes les bonnes oeuvres dont elle s'occupait avec sa tante, qui était la bonté et la charité mêmes.

Cependant, depuis deux ans que la jeune fille était riche, les partis ne lui avaient pas manqué. Mais les prétendants, pris dans le milieu un peu vulgaire des Le-